

MOUVEMENTS MONDIALISÉS D'UN CONTINENT

Pour dresser une histoire globale de l'Afrique, Catherine Coquery-Vidrovitch et Gaëlle Beaujean ont suivi la voie des routes – rappelant au passage que les *Histoires* qu'a écrites Hérodote, considéré comme le premier dans sa discipline, signifiaient en grec « enquêtes, recherches » et que la réalité d'un continent est sans doute à la croisée des pistes. Aux vues héritées des écrits occidentaux de la période coloniale, elles ont fait répondre la diversité des sources : les récits en langue arabe des voyageurs étrangers – dont l'encyclopédiste Al-Masudi originaire de Bagdad débarquant à Zanzibar dès le X^e siècle – ou des chroniqueurs locaux et la présence de porcelaine chinoise dans le comptoir de Vohémar à Madagascar par exemple montrent l'importance de l'espace afro-eurasien. Ou encore l'ethnobotanique, qui retrace les implantations des espèces et la circulation de la pharmacopée au sein du continent et au-delà. Les commentaires de Gaëlle Beaujean fournissent autant de pistes quant aux mobilités d'un continent « plusieurs fois mondialisé », dont on retrouve les témoins partout dans le monde.

■ COMMENTAIRES PAR GAËLLE BEAUJEAN
RECUEILLIS PAR TOM LAURENT

L'Afrique des routes

Musée du quai Branly, Paris. Du 31 janvier au 12 novembre 2017
Commissariat : Gaëlle Beaujean et Catherine Coquery-Vidrovitch



« Malgré une latitude commune, les Européens ont été les derniers à entrer en contact direct avec l'Afrique noire, car ils ne se sont pas aventurés avec les Berbères en Afrique de l'Ouest. Si les Romains allaient jusqu'à Méroé, en Nubie, cette connaissance cesse au Moyen Âge – qui correspond à ce qu'on appelle les Siècles d'or africains – pour reprendre à la Renaissance. À partir de 1415-20 et leur venue dans le Golfe de Guinée, les Portugais sont en contact direct avec des chasseurs d'éléphant, mais aussi avec les sculpteurs locaux. Pour autant, l'ivoire était un matériau recherché depuis l'Antiquité mais il transitait par les routes du Nil ou par les routes transsahariennes et le Maghreb. Les Portugais amènent avec eux l'iconographie européenne et certaines typologies d'objets, comme les fourchettes, les cuillères, les oliphants ou les salières : un système de commande se met en place, à destination européenne, liée à la constitution de cabinets de curiosité des élites européennes. Malgré le rejet de l'esthétique africaine – qui devra attendre le XIX^e siècle pour susciter la curiosité des Européens –, la reconnaissance de la virtuosité des sculpteurs locaux pousse les Portugais à faire appel à eux, produisant un véritable engouement dans les cours européennes. »

Salière afro-portugaise, style Edo d'Owo. XVI^e siècle, Nigeria, atelier de Benin City, ivoire, 26 x 8,5 x 8 cm. Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris.

« L'auteur de ce masque *sibondel* est originaire de la région *baga* dans l'actuel Guinée, territoire dont la conversion à l'islam à partir de la fin du XIX^e siècle a été nourrie par un mouvement de résistance à la colonisation européenne. Enrôlé dans les travaux forcés lors de la création de chemins de fer par les colons entre Conakry et Kankan, plus au nord, ce sculpteur a rencontré un autre artiste, venu de la région de Ségou au Mali, pratiquant les castelets de marionnettes lors de cérémonies de village. En rentrant dans sa région d'origine, il a combiné les motifs floraux d'influence musulmane, l'image du cheval ailé – *al-Bur'âq* dans le Coran, qui aurait notamment transporté Mahomet de Jérusalem à la Mecque puis au Paradis – et les formes du castelet qui lui avaient été transmises. »

Masque sibondel, style Baga. Entre 1950 et 1960, Guinée, bois, pigments chimiques. Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris.





Relevé d'art rupestre, style dit «garamantique». 1^{er} millénaire av. J.-C., Sahara algérien, Tassili n'Ajjer Titerast, peinture sur papier, 78 x 127 cm. Muséum national d'Histoire naturelle / Musée de l'Homme, Paris.

«Au V^e siècle av. J.-C., Hérodote mentionnait déjà la présence des chars chez les Garamantes, population berbère, eux-mêmes en contact avec les Carthaginois et les populations berbères sahariennes touaregs, jusqu'à Djenné et Tombouctou. Le site de Tassili n'Ajjer Titerast, d'où provient le relevé, est situé en plein Sahara – ce qui ne manque d'interroger car l'on imagine mal un char circuler dans le sable. Mais la restitution fidèle de ce moyen de locomotion par un artiste anonyme permet de présumer une mobilité vers le Nord, à défaut d'une éventuelle présence du char sur place. On

remarque aussi sur ce relevé que des représentations de différentes périodes se superposent : la présence de bovidés entre le 9^e et le 6^e millénaire – qui nécessite de l'eau et de l'herbe – s'explique par les bouleversements climatiques qu'a connus le Sahara, passant de la forêt à la savane puis au désert, poussant les populations à se déplacer vers l'Est, le Nord ou le Sud. On peut dire que la présence ou non d'eau a de fait dicté la mobilité : dans les trois premiers siècles de notre ère, le dromadaire domestiqué, qui peut supporter dix jours sans eau, supplante le cheval dans le trafic transsaharien. »



Myrlande Constant. *Banniére Bawon*. 2005, Haïti, fibres synthétiques, perles de verre et de plastique, satin, 149 x 124 cm. Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris.

« Parmi les axes de circulation de savoirs et de croyances africaines hors d'Afrique, la traite des noirs vers l'Amérique a entraîné de fait la formation de routes religieuses : c'est le cas du *vodou*, culte originaire du Bénin et des Congo actuels, poursuivi à Haïti et Saint-Domingue. Comme pour les Orishas qui en sont l'équivalent au Brésil, le *vodou* honore et consulte le monde des morts, fondamental pour pouvoir vivre le présent, notamment lutter contre le chaos ou des manifestations malveillantes. Le *Bawon* – c'est-à-dire le Baron Samedi – appartient à cette iconographie tournant autour du cimetière, du culte des ancêtres et du monde des morts, sous un vernis catholique, qui perdure chez des artistes comme

Myrlande Constant. La croix par exemple se double d'une signification *vodou*, où elle symbolise la croisée des chemins. Les croyances Kongo ont aussi en partie convergé vers Haïti du fait de la traite. Et ces deux cultes se sont alors mêlés, l'un pour dissimuler l'autre, répondant aux baptêmes d'office à l'arrivée sur le sol américain, comme dans la forme des sacs magiques dit « paquet Congo » ou les poupées *vodou* proches des sculptures Kongo. Ce maintien des cultes du terroir se retrouve ailleurs : dans une photographie de l'ethnologue Pierre Verger, une femme brésilienne tient dans sa main un sceptre *Oshe Shango*, identique à ceux de style yoruba que l'on trouve au Nigeria. »